

Le plus bel art, le plus modeste

Pierre Vadeboncoeur

Volume 36, numéro 5 (215), octobre 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32234ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vadeboncoeur, P. (1994). Le plus bel art, le plus modeste. *Liberté*, 36(5), 92-97.

LECTURES DU VISIBLE

PIERRE VADEBONCŒUR

LE PLUS BEL ART, LE PLUS MODESTE

Par pur hasard, dans le sud-ouest de la France, j'ai découvert, dans un endroit perdu, quelque chose que je tiens pour une merveille : la statue de la Vierge dont je montre ici quelques photos.

C'était dans la région de Dax. J'avais pris un raccourci, un chemin vicinal très étroit, fréquenté de personne, qui relie deux villages, Cagnotte et St-Lon-les-Mines. Il court parmi les champs dans un pays légèrement onduleux, le long de terres agricoles et de quelques boisés. On ne s'attend à rien sur ce chemin rural. Quelques fermes, des cultures, la nature, aucune surprise. Sur quatre kilomètres, deux ou trois paysans, s'affairant sur leurs fermes. C'est tout.

Mais voici le miracle. Je cheminai donc dans cette campagne quand, tout à coup, sur ma gauche, mon regard est attiré par une sorte d'apparition : dans le champ, à quelques mètres de la voiture, la plus aimable statue, une Vierge, une œuvre d'art, des plus fines, insolite à cet endroit, et dont la perfection me frappe dès le premier coup d'œil, m'arrête brusquement.

À un tel endroit, on pourrait s'attendre à une statue pieuse quelconque, à quelque plâtre sulpicien, à une croix de chemin, etc. Mais cette manière de chef-d'œuvre, cet objet apparemment si précieux quoique si simple, cette évidente beauté, impeccable, essentielle, qu'était-ce



Photo : P.V.

que cela soudain ? Notez que ce qui a agi à l'instant même sur moi, c'est cette qualité esthétique singulière, cette vérité, cette œuvre d'art faisant, en quelque sorte, preuve de soi-même. Rien n'était plus inattendu, rien ne pouvait trancher davantage sur l'environnement. Mais il y avait quelque chose de plus, et de plus rare encore : cette beauté plastique, dans la madone expressive avec laquelle elle se fondait, était humainement très touchante.

Dès le premier regard, j'étais gagné. D'une certaine façon, je ne continuerais pas mon chemin. Ce que je venais de voir continuerait de me retenir.

De fait, le surlendemain, je suis retourné sur les lieux. Je m'étais à peine arrêté là. Je voulais vérifier la

justesse de mon impression initiale. J'allais vouloir écrire quelque chose sur cette œuvre, la photographier, me l'appropriier par l'image, la rapporter ainsi, profit extraordinaire de mon voyage, fortuit, de peu de prix apparent, mais peut-être le meilleur moment de ce voyage, le plus particulier en tout cas, et — je le crois — la plus belle chose que j'aie vue sur mon trajet, si humble qu'elle fût. Accroché, je suis en effet revenu à cet endroit et alors une nouvelle entrevue, plus longue, fut telle que je l'avais prévue.

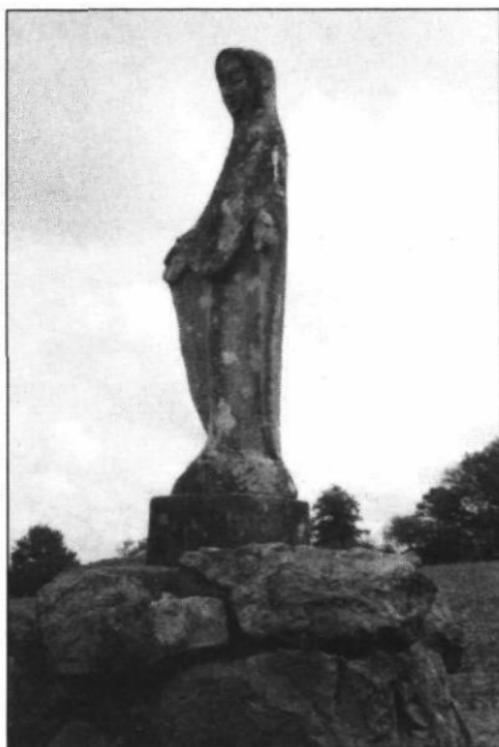


Photo : P.V.

L'œuvre soutenait tout ce qu'elle avait semblé promettre. Elle attendrissait. Elle s'imposait de plus par son autorité esthétique, ce qui étonne dans un objet si modeste. Elle n'était inférieure en rien à ce qu'elle

paraissait annoncer : ni en sentiment, ni en vérité d'art, ni en harmonie, ni en tendresse, une tendresse qui se retrouvait, séparément, aussi bien du côté de l'émotion humaine qui se dégageait du personnage représenté, que du côté de la ligne et de la forme.

De côté et d'autre, effectivement, car ce n'est pas la même chose. Inflexions du sentiment, inflexions du dessin se correspondent, paraissent les mêmes, comme d'une source unique. Mais ce ne sont pas les mêmes. Elles sont distinctes. Il semble ne pas y avoir de différence, mais il y en a une. La vérité est dans le sentiment, la vérité est dans l'art. Ce sont deux vérités. Mais il y a certes ici un pont de l'un à l'autre. On ignore comment cela se raccorde. Peut-être, dans le cas, une seule disposition humaine anime-t-elle les deux semblablement et donne-t-elle à l'art comme à la vie une pareille inclination.

L'artiste est avant tout dans son métier et telle est sa première conscience, sa sensibilité de chaque instant. Mais une même prédisposition amoureuse semble pouvoir agir sur les deux versants de son esprit : le sentiment humain, la sensibilité des formes, qui ne se confondent pas. N'allons pas penser qu'il traduise dans des formes un état d'âme qui leur est étranger par nature. La pensée de l'artiste n'est aucunement discursive. Rien de plus étranger à l'artiste qu'une conscience à deux temps.

Cependant, dans le cas, l'une et l'autre consciences étaient fondues si aimablement ! Cela se retrouve chez certains artistes, dont Modigliani, ou dans le traitement de certains sujets, par exemple — et c'est très notable —, les Annonciations, l'une, entre autres, que je préfère, étant de Simone Martini (Florence, musée des Offices). Le thème de la Vierge, de façon plus générale, est ainsi prédisposant. Cet esprit a même beaucoup inspiré Matisse à Vence.

La sculpture dont je parle fait 1,25 m, 1,50 m. Délicate et posée sur un gros socle de pierres, ce dernier contraste faisait encore ressortir sa gracilité, sa finesse propre et celle de ses lignes, dont toutes semblaient venir d'un seul et même sentiment, d'un même sentiment des lignes comme d'une même émotion morale, indissociablement bien que distinctement. D'un côté, d'un même mouvement de sculpteur ; de l'autre, d'une même attention de l'esprit. Par conséquent, je ressentais, à la regarder, des émotions des deux ordres : un sentiment esthétique, un sentiment humain, plus ou moins mêlés.

Souveraine, elle m'avait pour ainsi dire convoqué et pendant un moment je lui ai rendu un culte, profane et pas tout à fait profane.



Photo : P.V.

J'ignore à quelle époque situer cette sculpture. Il faudrait le demander à quelqu'un de compétent en la matière. J'ignore au surplus si cette Vierge maintenant champêtre ne vient pas d'une église, ni même s'il ne s'agit pas d'une copie, voire de l'imitation récente d'un esprit ancien. Je n'en sais rien. Mais, dans ma bienheureuse ignorance, je trouve pour le moment ces questions sans importance.

Une chose dont je n'ai pas dit un mot, c'est le silence. On ne parle que trop. C'est généralement le travers non des artistes mais des gens qui les commentent. Finissons donc. Toute œuvre plastique devance le discours et jusqu'à un certain point l'interdit. On ne parle et ne raisonne que trop. Le silence est son élément naturel, peu respecté.

La réalité d'une sculpture est son seul vrai discours ; elle remplit à capacité la conscience que l'on peut avoir d'elle. Surtout si grâce et perfection sont contenues dans l'objet le plus simple et sont d'une certaine manière cet objet même, c'est comme s'il n'y avait pas de place pour les mots, et il n'y en a pas.

Une sculpture comme celle que je vous présente exige qu'on lui ménage le silence dont elle s'entoure déjà. Il ne faut pas trop le rompre. C'est du reste un silence qui émane d'elle. Dans cette nature, lui aussi était sensible. C'était beaucoup à cause de l'art. Sans l'art, il n'y aurait eu là ni silence ni réalité.